

UN HEUREUX MENSONGE

Je dois reconnaître que M. Gigonzac fut avec moi d'une franchise parfaite.

— Je suis homme, me déclara-t-il, après s'être délecté d'un air impossible, il m'a fixé sur la pointe de son cigare ou flottait un peu de gaze bleue; je n'ai pas, vous savez, dit-il, mais, ma fille Nelly, j'y m'y attendais. Et vous êtes, ajoutez-vous, payé de retour? C'est à merveille! Vous me demandez enfin de consentir à votre union? C'est mon désir le plus cher! Votre père fut mon meilleur ami; comme moi il a fondé une maison estimable; après de petits déboires, nos fortunes, jeune homme, conquises de haute lutte, tendent un son être prospère. C'est de grand cœur que vous serez accueilli dans la famille.

Je étais tout amoureux de vingt ans, fut-il né par les glaces du Pôle Nord, de ne pas laisser éclipser, dans une situation pareille, après de semblables paroles, la joie la plus ardente et les plus fous transports!

D'autant que rien n'était délicieux comme la personne de Nelly avec ses cheveux d'un blond d'automne, ses yeux de lavande nouvelle et le rythme enjoué de sa démarche qui tenait à la fois du balancement de la plante et de la grâce de l'oiseau. Songez que je la retrouvais après trois ans de séparation. Je revenais du Brésil, où mon père m'avait laissé d'immenses champs de caféiers. L'absence n'avait fait qu'exalter chez elle et chez moi l'amour que nous avions senti maître avant mon départ. Elle avait accueilli mon retour avec des larmes de joie. Je n'avais donc plus qu'à faire un mariage, et en mariage, j'y avais songé, comme vous avez pu voir, — et cette démarche prouvait une incroyabilité hardiesse, car la jeune fille était Nelly, le père était M. Gigonzac.

Gros, rouge, rasé, gilet rayé chapeau gris, M. Gigonzac, malgré son nom de "cadet de Gascogne" qui claquaient comme un coup de fouet, jouait à l'Américain, au "yankée".

Cette manie, d'ailleurs, lui avait réussi à merveille dans le commerce: sa force adouci, son impeccable exactitude, ses excentricités correctes, Paris les avait acceptées, envidées, parce qu'elles se présentaient depuis dix ans sous les espèces d'une puissante fortune.

Mais je redoutais pour mon bonheur l'épreuve de cet "américanisme".

M. Gigonzac, en effet, — on le savait par l'aventure du comte de X... et du baron... — se moquait d'un grand nom, quand celui qui le portait ne réalisait point son idéal. Sur ce point, l'imitation de M. Gigonzac regagnait quelque originalité. Il voulait des genres rasés, des "sportsmen", des hommes de commerce ou d'industrie, apportant des vus nettes dans des entreprises de proportions chimiques, des hommes... Que sais-je encore? J'étais fort empêché d'être tout cela.

Et voici qu'il recevait à cœur ouvert mes aveux et mes vœux!

M. Gigonzac me donnait ainsi, simplement, froidement, de l'air dont il fut détaché un chèque, M. Gigonzac me donnait le bonheur!

Je me reprochai comme une ingratitude les minutes que je venais d'accorder à la surprise et à la joie, et je me levai pour aller mes mains de mon bienfaiteur, l'embrasser, le...
— Mais d'un geste et d'un soupir, dit-il, souffrez que j'achève!

Une appréhension confuse me serrait le cœur.

— C'était trop joli, en effet, ce début. Le bonheur ne tombe pas du ciel comme ça! Qu'allait-il me dire, ce terrible M. Gigonzac?

Il continua, très calme: — C'est bien Nelly que vous aimez, cher monsieur?... Il n'y a pas d'erreur sur la personne! Je n'ai pas de geste éperdu.

— Bon! approuva M. Gigonzac. Mais avez-vous remarqué, monsieur l'étoardi, que Nelly est la seconde de mes filles, la dernière, la plus jeune enfin? Et pensez-vous, si vous avez hérité un peu du bon sens de feu votre père, pensez-vous que je doive la marier inconsidérément et laisser se morfondre sa sœur?

— Voyons!... Cette sœur, il faut que je l'établisse, — dit-il le mot: que la "plice". Mary-Anne se verra plait donc pas? Elle a bien des charmes aussi!

— Non, dites-vous!... C'est Nelly que vous aimez? Alors, cher monsieur, je ne retire rien de ce que j'ai déclaré: vous serez mon gendre, — mais vous ne serez que mon second gendre, — mon gendre cadet, — comme Nelly

est la cadette de Mary-Anne... Celle-ci se mariera d'abord... Ainsi en ai-je décidé... Veuillez donc attendre un peu: ce n'est qu'une question de patience!

M. Gigonzac se leva pour me reconduire. J'étais tout interloqué. Sur le seuil de son cabinet, je sentis dans sa poignée de main "à l'américaine" une consolation et un encouragement.

Je me trouvais sur la place de la Madeleine sans savoir comment j'y étais venu; planté contre un réverbère au milieu de fracas des voitures, j'essayai de me ressaisir, de voir clair dans ce que M. Gigonzac m'avait dit.

Premièrement, M. Gigonzac m'accordait sa fille; — secondement, il ne me l'accordait pas! Car enfin, s'il me fallait attendre mon tour, comme il l'avait dit, attendre jusqu'à ce que Mary-Anne fût en possession d'époux, mieux valait tout simplement renoncer au bonheur. Mary-Anne, en effet, ne se marierait jamais! Non point qu'elle fût laide, certes! Elle avait, au contraire, une grâce charmante et les jolis yeux de la cassette, mais son père, avec sa manie stupide, écarterait les nouveaux partis, s'il en présentait comme il avait écarté les premiers!

À moins qu'un Américain authentique ne se dérangeât! Et encore! M. Gigonzac eût été capable de ne le point trouver à son goût!

Pour moi, c'était différent; j'étais le fils d'un ancien compagnon de lutte, d'un ami, — puis, enfin, je revenais du Brésil, qui, comme chacun sait, est dans les Amériques.

Si j'eusse été vaudouiste, ces idées me fût venues en ces pénibles circonstances: épouser l'ainée, divorcer, prendre la seconde. Un programme en trois points! Mais une pareille pensée, félatrice et vile à la fois, ne me vint pas à l'esprit.

Mon cœur battait à coups sourds, je voyais noir, et les idées, fébrilement, follement, passaient dans mon cerveau; mais telle raifait comme une reine; mille projets venaient, montaient, descendaient!

Brusquement j'en arrêtai un au passage.

— Pensez-vous que je doive laisser se morfondre Mary-Anne? Il faut que je l'établisse, celle-là, que je la "plice".

Ainsi, il m'avait mis sur la voie! J'avais trouvé! J'allais tout simplement la lui "placé", sa Mary-Anne!

Posséder des plantations au Brésil, des magasins sur les grands boulevards, des secrétaires, des commis, des voyageurs, — et en être réduit au rôle de simple "placé", quelle désespérante ironie! Désespérante, ah! oui, certes! Par bonheur, je pus réfléchir. Et la réflexion dans un cas comme le mien est le meilleur tonique!

Je songai que M. Gigonzac aurait pu être père de sept demoiselles à marier, et j'aurais la demi-douzaine sur les bras. Or, mon futur beau père, vraiment très-aimable, n'avait que deux filles, — et le mari de la seconde était arrêté. En outre, Mary-Anne aurait pu être laide, et elle était gracieuse et possédait cette peau sacrée, ce fameux teint de camélia si frais, si caressant aux lumières.

Je devais donc me réjouir! Et, sur cette constatation, j'ébauchai aussitôt un geste de déhincance et de gaieté.

Mais faire le moulinet dans les rues de Paris ne va pas sans quelque danger: les passants sont si nombreux! Ma canne atteignit un monsieur qui tournait l'angle de la rue de la Paix, au moment où je quittais la place Vendôme. Je m'excusai, et — à surprise! — je reconnus Fréjol.

L'aventure prenait tout simplement un caractère miraculeux.

Fréjol que je n'avais pas vu depuis quatre ans!... Mais c'était un gaillard qui avait tout à fait l'air américain!... Avec son visage rasé, ses yeux bleus, froids comme l'acier, ses vêtements impeccables, aux épaulettes géométriquement carrées, il réalisait un type suffisamment "yankée"!... De plus, ses caprices ne s'éfrayaient d'aucune nouveauté.

Et je me souvenais fort bien que M. Gigonzac, récemment, avait vanté sa froide audace.

Fréjol se jeta sous la main; il s'agissait d'être habile. Je me montrai ravi de la rencontre, et le déclara enchanté.

Il avait deux heures à lui; c'était juste le temps dont je disposais. Il désirait aller fumer un cigare aux Champs Elysées; rien se m'empêchant d'aller aux Champs Elysées également.

Notre promenade et notre conversation duraient depuis quarante on cinquante minutes, lorsqu'une voiture passa près de nous dans l'allée centrale. Elle avançait lentement, et j'eus le plaisir de saluer Mme Gigonzac et ses deux filles. On fit arrê-

ter à mon intention; je m'approchai, tandis que Fréjol pourrait se marquer.

J'allais, d'ordinaire, une fois par semaine chez les Gigonzac. Mais je ne voyais guère Nelly qu'entre sa mère et sa sœur, comme je la voyais maintenant. Ces dames furent assez aimables pour me déclarer que je devais les accompagner le vendredi suivant à l'Opéra.

Les dames Gigonzac, n'est-ce pas? me demanda négligemment Fréjol, lorsque je l'eus rejoint.

— Oui.

— Tu es bien avec elles?

— Assez.

— Mariage?

— Presque.

— Laquelle?

— La cadette... non l'ainée... l'ainée! affirmait-il.

Je ne sais quelle inspiration bizarre, quelle pulsion de sentiment, quelle crainte obscure et spontanée me poussait à déguiser la vérité, à cacher mon véritable amour.

— L'ainée? reprit Fréjol.

Elles sont bien toutes deux. J'ai fait une partie de "lawn-tennis" avec l'une d'elles chez les Largarier.

— Avec la cadette?... avec l'ainée?

— Je ne sais plus! m'assura Fréjol d'un air indifférent.

— Pourquoi ne l'as-tu pas avancé avec moi?

— Par discrétion pure.

J'étais trop troublé pour observer mon ami Fréjol. Je fus satisfait de l'avoir retrouvé, remémorant à plaisir les projets matrimoniaux que je méditais à son encontre. Maladroit, hésitant, ému par la rencontre de ces dames, j'étais décidément, ce jour-là, un fort méchant diplomate.

— Maître de moi, pensais-je, dans quelques jours, je pourrai tâter Fréjol à mon aise, le préparer à mon plan.

— Mais je m'arrêtais interdit, pâle.

— Qu'est-ce que tu me demandes mon ami.

— Rien... Je suis un peu souffrant depuis mon retour du Brésil... Si tu le permets je vais prendre une voiture et rentrer... Où te retrouver?

Il m'indiqua son restaurant et son café.

— Amoureux! me jeta-t-il en me serrant la main.

— J'avais sauté dans un fiacre.

— Niais que je suis marmaranté assailli.

Je venais de voir jusqu'au fond de ma sottise. Un hasard providentiel conduisit sous mes pas un parti pour Mary-Anne, un gendre qui eût enchaîné M. Gigonzac, le seul qui pût lui plaire, avec ses allures "américaines", et par une aberration inexplicable, je l'écartais d'un mot! En lui déclarant que j'aimais l'ainée des deux sœurs, je lui interdisais de penser à elle. Bien plus: je le laissais libre d'aimer Nelly, — je la lui signalais même!

Triplic fou que j'étais!

"Elles sont très bien toutes deux!" m'avait-il dit. Et il avait fait une partie de "lawn-tennis" avec l'une d'elles! Avec Nelly, parbleu! Ce ne pouvait faire doute pour moi.

— Elles sont très bien!

Une lueur avait passé dans ses yeux quand il avait prononcé ces mots, une caresse dans sa voix!

M. Gigonzac m'avait bien affirmé que sa fille cadette serait à moi, mais c'était un homme si bizarre, si variable, disaient ses ennemis, — et puis, Fréjol réalisait de façon si parfaite le type américain!

Je sentais comme des piqûres de gouttes de sueur parler dans mes cheveux.

Nelly allait-elle m'échapper!...

IV

Cinq jours après, je vins prendre ces dames pour les accompagner à l'Opéra.

Nelly, la première prête, m'attendait au saloir. Elle me fit conter le résultat de mon entrevue avec son père; celui-ci n'y avait pas fait la moindre allusion. J'expliquai à la jeune fille l'intention où était M. Gigonzac de marier d'abord Mary-Anne. Quant à notre union il y consentait, — mais pour plus tard, — après l'établissement de l'ainée.

Nelly demeura songeuse, puis tout à coup.

— À nous deux, fit-elle, nous démarcherons bien pour notre cher Mary-Anne un excellent gargon qui la rendra heureuse!

— Oui, approuvai-je, mais le difficile est de trouver un mari au gré de M. Gigonzac!

Mme Gigonzac eutra, et après quelques paroles:

— Ce jeune homme qui était avec vous aux Champs Elysées, me demanda-t-elle, n'était-ce pas M. Fréjol?

— Lui-même, madame.

— Il m'avait semblé le reconnaître. C'est dans l'industrie, une des admirations de M. Gigonzac. Nous le trouvais maintenant tout leur soir chez la pâtissière de la rue Cambon, à l'heure du thé. Il nous a été présenté chez les Largarier, et c'est encore Mme Largarier qui nous l'a mené à y et trois ou quatre jours. Ça t'il fait rien, ma petite Nelly!

— Oh! qu'il dit Nelly, il est très amusant!

Nelly avait prononcé ces mots le plus naturellement du monde, mais il me déchirait le cœur. Je commençais à payer ma sottise! Allons! c'en était fait! Fréjol s'éprenait de Nelly, déjà même il l'aimait follement, sans doute, et avec cette décision américaine qui lui était habituelle, dans la huitaine il demanderait sa main.

Je ne songeai pas une minute que M. Gigonzac pût lui répondre comme il m'avait fait.

Je passai une soirée lugubre à l'Opéra.

Et Nelly, ne s'expliquant pas mon humeur, dont je ne pouvais lui avouer la cause et que s'exposait à la musique, me bouda jusqu'à la fin de la soirée.

Je ne pouvais retourner chez les Gigonzac qu'un diner du mardi. Les poètes et les amoureux qui se lamentent sur la fuite insaisissable des heures n'ont jamais vécu des minutes comptables à celles qui désolent mon attente durant ces jours-là! C'est insensé ce qu'il peut teindre de douleur et de désespoir dans une minute!

Je rôdais autour de la maison où habitaient les Gigonzac, incapable de trouver un prétexte pour aller présenter, et je m'occupais point à aller prendre le thé à la pâtissière de la rue Cambon de peur d'y rencontrer Fréjol avec ces dames, près de Nelly souriante.

Il était si amusant!

En revanche, je battais tous les autres endroits où je pouvais avoir quelque chance de joindre mon rival. Café, restaurant, théâtre, cercle. J'étais résolu à tout lui dire, à lui avouer le mensonge qui m'avait perdu, à faire appel à sa vieille amitié, bien qu'un feu d'enfer me me défer d'un ami ainsi fuyant.

Où je ne le rencontrai nulle part.

Décidément, Fréjol m'évitait, — et s'il m'évitait, c'est qu'il aimait Nelly!

M. Gigonzac était à la place de la Madeleine, à la charge d'y faire construire une chapelle succursale pour la commodité des habitants du faubourg. Le cimetière en fut la conséquence naturelle et l'annexe nécessaire.

Tout cela soit dit sans porter préjudice au curé de Saint-Paul, qui est certainement le mérite de l'initiative, des combinaisons et des difficultés de l'entreprise.

C'est en 1623 qu'Antoine Fayet, conseiller au Parlement et curé de Saint-Paul, adressa une requête au roi pour obtenir le don d'un terrain situé sur le domaine royal, à la pointe de Reuilly, entre deux chemins, l'un allant à Saint-Maur et l'autre au bois de Vincennes, et la permission d'y bâtir à ses frais une chapelle succursale pour le soulagement des villages de Reuilly et de Piquepessée. Le 25 novembre de la même année, un arrêt du conseil renvoya la requête aux trésoriers généraux de France à cette fin qu'ils fissent une information de commodo et incommodo.

À la fin de mai 1624, Louis XIII, par lettres patentes enregistrées au Parlement le 22 juin, accorda le don du terrain sur l'avis conforme des trésoriers de France. Le 12 juin 1624, François de Gondy, archevêque de Paris, rendit un décret portant permission de bâtir la chapelle sur la place accordée par le roi, mais il s'éleva de telles difficultés que le projet fut différé et bientôt abandonné en raison de l'incommodité du terrain. L'emplacement paraisait insuffisant. Les choses en étaient là quand le 10 octobre de cette même année 1624, Jean de Vitry, seigneur de Reuilly, signa un acte par lequel il céda à Antoine Fayet, chanoine de Paris et curé de Saint-Paul, et à ses successeurs "caez à l'avenir, un arpent de terre, assis au terroir de Paris, au lieu et proche le "moille à vent de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, tenant la "totalité d'une part aux terres de ladite abbaye Saint-Antoine, d'autre part à Martin Juchet, d'un bout, à la maison et "jadis de la veuve Thibault et "d'autre bout..."

Tout ceci fut passé par acte de notaire, avec un nouveau contrat, le 29 octobre 1624, lequel augmenta la donation.

C'est alors que, le 31 janvier 1625, François de Gondy autorisa le curé de Saint-Paul à construire une chapelle succursale et un "cimetière" sur le terrain donné par le seigneur de Vitry; "volant, dit-il, au "tant qu'il est en non-satisfaction" aux vœux des habitants et procurer le salut des âmes, nous accordons "auxdits curé et habitants du "faubourg la permission de construire à neuf une chapelle pour "être succursale de l'église paroissiale de Saint-Paul et après d'édifier "un cimetière" sous l'invocation de Sainte-Marguerite. Les frais de construction et entretien seront à la charge du curé et des paroissiens.

Enfin le 7 février 1626, le seigneur de Vitry céda le reste du terrain moyennant 600 livres.

Il faut croire que les choses n'allèrent pas toutes seules, puisqu'en 1631 un nouvel arrêt du Parlement, rendu à la requête des habitants, était nécessaire pour activer la fondation, lequel arrêt ou donnait, entre autres prescriptions, "que les habitants seraient immédiatement "six personnes pour aller de maison en maison recueillir les "offrandes destinées à la construction de la maison presbytérale et "du cimetière qui "convenait d'édifier "sur les frais de la chapelle".

Malgré cela, ce ne fut qu'en 1637 que fut ouvert le cimetière Sainte-Marguerite et qu'on commença d'y enterrer. Son voisinage du Temple en avait fait le cimetière prédestiné à recevoir les restes de Louis XVII.

Guayaquil, Equateur, 27 février — Des avis de Quito établissent que deux fortes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à cet endroit hier.

La canonnnière colombienne Bogota, qui est arrivée dans les eaux de Guayaquil le 20 février pour que que raison inexplicable, reste à l'ancre près de l'île Puana, dans le golfe de Guayaquil.

Tremblement de terre dans l'Équateur.

Guayaquil, Equateur, 27 février — Des avis de Quito établissent que deux fortes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à cet endroit hier.

La canonnnière colombienne Bogota, qui est arrivée dans les eaux de Guayaquil le 20 février pour que que raison inexplicable, reste à l'ancre près de l'île Puana, dans le golfe de Guayaquil.

Le cimetière Sainte-Marguerite.

Paris possède, cette année, le plus gros consistoire de France. Agé de vingt ans, Alexandre Cayron pèse 132 kilos et se porte merveilleusement.

Nous étonnerons probablement beaucoup en disant que son agilité et sa vivacité sont extraordinaires. L'empoignant ne paraît nullement incommoder et on peut le voir cette année, dans différentes courses de bicyclettes, laisser derrière lui des champions amateurs.

De taille moyenne, petit, Cayron est doué d'une force peu commune, et certain soir, attaqué par trois rivaux, il mit à mal deux de ces derniers qui durent entrer à l'hôpital. Ajoutons que ce recordman du poids pratique rouletier tous les sports: son adresse au billard est populaire dans le quartier des Halles.

Alexandre Cayron, tient avec son père, un commerce de vin-restauration.

LE Cimetière Sainte-Marguerite.

À propos du cimetière Sainte-Marguerite, où reposent les ossements de Louis XVII et dont les journaux s'occupent une fois de plus, voici quelques renseignements historiques inédits sur ce petit coin si intéressant d'un des faubourgs les plus mouvementés de Paris. Personne ne parle des origines de ce cimetière, et il en précise le souvenir, afin de rendre plus complètes les documentations auxquelles se livre en ce moment la commission du vieux-Paris.

On a eu longtemps que M. Fayet, curé de Saint-Paul en 1624, avait acheté ce terrain afin d'en servir de sépulture de famille. Or, par des pièces authentiques conservées aux Archives et par le rétablissement final de toutes les procédures auxquelles donna lieu l'acquisition de cet emplacement, il est prouvé qu'au moins une première partie de ce terrain avait été donnée par Jean de Vitry, seigneur de Reuilly, à M. Fayet, à la charge d'y faire construire une chapelle succursale pour la commodité des habitants du faubourg. Le cimetière en fut la conséquence naturelle et l'annexe nécessaire.

Tout cela soit dit sans porter préjudice au curé de Saint-Paul, qui est certainement le mérite de l'initiative, des combinaisons et des difficultés de l'entreprise.

C'est en 1623 qu'Antoine Fayet, conseiller au Parlement et curé de Saint-Paul, adressa une requête au roi pour obtenir le don d'un terrain situé sur le domaine royal, à la pointe de Reuilly, entre deux chemins, l'un allant à Saint-Maur et l'autre au bois de Vincennes, et la permission d'y bâtir à ses frais une chapelle succursale pour le soulagement des villages de Reuilly et de Piquepessée. Le 25 novembre de la même année, un arrêt du conseil renvoya la requête aux trésoriers généraux de France à cette fin qu'ils fissent une information de commodo et incommodo.

À la fin de mai 1624, Louis XIII, par lettres patentes enregistrées au Parlement le 22 juin, accorda le don du terrain sur l'avis conforme des trésoriers de France. Le 12 juin 1624, François de Gondy, archevêque de Paris, rendit un décret portant permission de bâtir la chapelle sur la place accordée par le roi, mais il s'éleva de telles difficultés que le projet fut différé et bientôt abandonné en raison de l'incommodité du terrain. L'emplacement paraisait insuffisant. Les choses en étaient là quand le 10 octobre de cette même année 1624, Jean de Vitry, seigneur de Reuilly, signa un acte par lequel il céda à Antoine Fayet, chanoine de Paris et curé de Saint-Paul, et à ses successeurs "caez à l'avenir, un arpent de terre, assis au terroir de Paris, au lieu et proche le "moille à vent de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, tenant la "totalité d'une part aux terres de ladite abbaye Saint-Antoine, d'autre part à Martin Juchet, d'un bout, à la maison et "jadis de la veuve Thibault et "d'autre bout..."

Tout ceci fut passé par acte de notaire, avec un nouveau contrat, le 29 octobre 1624, lequel augmenta la donation.

C'est alors que, le 31 janvier 1625, François de Gondy autorisa le curé de Saint-Paul à construire une chapelle succursale et un "cimetière" sur le terrain donné par le seigneur de Vitry; "volant, dit-il, au "tant qu'il est en non-satisfaction" aux vœux des habitants et procurer le salut des âmes, nous accordons "auxdits curé et habitants du "faubourg la permission de construire à neuf une chapelle pour "être succursale de l'église paroissiale de Saint-Paul et après d'édifier "un cimetière" sous l'invocation de Sainte-Marguerite. Les frais de construction et entretien seront à la charge du curé et des paroissiens.

Enfin le 7 février 1626, le seigneur de Vitry céda le reste du terrain moyennant 600 livres.

Il faut croire que les choses n'allèrent pas toutes seules, puisqu'en 1631 un nouvel arrêt du Parlement, rendu à la requête des habitants, était nécessaire pour activer la fondation, lequel arrêt ou donnait, entre autres prescriptions, "que les habitants seraient immédiatement "six personnes pour aller de maison en maison recueillir les "offrandes destinées à la construction de la maison presbytérale et "du cimetière qui "convenait d'édifier "sur les frais de la chapelle".

Malgré cela, ce ne fut qu'en 1637 que fut ouvert le cimetière Sainte-Marguerite et qu'on commença d'y enterrer. Son voisinage du Temple en avait fait le cimetière prédestiné à recevoir les restes de Louis XVII.

Tremblement de terre dans l'Équateur.

Guayaquil, Equateur, 27 février — Des avis de Quito établissent que deux fortes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à cet endroit hier.

La canonnnière colombienne Bogota, qui est arrivée dans les eaux de Guayaquil le 20 février pour que que raison inexplicable, reste à l'ancre près de l'île Puana, dans le golfe de Guayaquil.

UN HOMME QUI MEURT DE FAIM.

Il se plaide actuellement à Vienne, dit le Cri de Paris, un procès en réalisation d'engagement que le géant russe Machnow a intenté à son impresario, M. Sedelmayer. Entre autres griefs, Machnow formule contre son manager celui de "le laisser mourir de faim. Pour se disculper, M. Sedelmayer a fourni au tribunal la preuve qu'il a servi tous les jours à son "numéro sensationnel" les repas suivants:

Déjeuner du matin: 2 litres de thé, 1/2 livre de fromage de Brie, 1/2 livre de beurre, 8 petits pains.

Repas de midi: 4 à 5 assiettes de bouillon avec boulettes, 3 à 4 livres de viande et quelques kilos de pommes de terre.

Gouter de 4 heures: 2 litres de café, 1 livre de lard et un pain noir de quatre livres.

Repas de 7 heures: Une demi-olive et du pain à discrétion.

Souper de 10 heures, après la représentation: 1 livre de pommes et 1 livre de sucre en poudre, 12 à 15 œufs à la coque, 1/2 livre de beurre, 3/4 de livre de fromage de Brie.

Voilà un client qui faudrait lâcher un jour dans un restaurant à 1 fr. 10 le repas, "avec pain à discrétion". Le patron y passerait.

Paris possède, cette année, le plus gros consistoire de France. Agé de vingt ans, Alexandre Cayron pèse 132 kilos et se porte merveilleusement.

Nous étonnerons probablement beaucoup en disant que son agilité et sa vivacité sont extraordinaires. L'empoignant ne paraît nullement incommoder et on peut le voir cette année, dans différentes courses de bicyclettes, laisser derrière lui des champions amateurs.

De taille moyenne, petit, Cayron est doué d'une force peu commune, et certain soir, attaqué par trois rivaux, il mit à mal deux de ces derniers qui durent entrer à l'hôpital. Ajoutons que ce recordman du poids pratique rouletier tous les sports: son adresse au billard est populaire dans le quartier des Halles.

Alexandre Cayron, tient avec son père, un commerce de vin-restauration.

LE PLUS GROS CONSICRIT DE FRANCE.

Paris possède, cette année, le plus gros consistoire de France. Agé de vingt ans, Alexandre Cayron pèse 132 kilos et se porte merveilleusement.

Nous étonnerons probablement beaucoup en disant que son agilité et sa vivacité sont extraordinaires. L'empoignant ne paraît nullement incommoder et on peut le voir cette année, dans différentes courses de bicyclettes, laisser derrière lui des champions amateurs.

De taille moyenne, petit, Cayron est doué d'une force peu commune, et certain soir, attaqué par trois rivaux, il mit à mal deux de ces derniers qui durent entrer à l'hôpital. Ajoutons que ce recordman du poids pratique rouletier tous les sports: son adresse au billard est populaire dans le quartier des Halles.

Alexandre Cayron, tient avec son père, un commerce de vin-restauration.

Le radio-tellure.

À la dernière séance de la Société industrielle de Vienne, le professeur Markwald, de Berlin, a présenté sa nouvelle découverte, le radio tellure, qui a tiré de la pénombre. Il diffuse du radium en ce qu'il ne donne que des rayons alpha, tandis que le radium en propose de trois sortes: alpha, bêta et gamma.

Ces rayons sont très puissants et rendent l'air conducteur d'électricité. Ils déclarent la bouteille de Leyde, quand on les en approche. Mais ils ne traversent pas une feuille de papier, ou une carte de visite: ils se marquent en ombre noire.

Fonte de gros diamants. M. le professeur Markwald a montré de la poudre de diamants éclairés dans l'obscurité par les rayons d'un dix millième de milligramme de cette nouvelle substance, étendue sur une plaque de verre.

Comme pour le radium, les frais de production du nouveau métal sont énormes.

DEPECHEES Télégraphiques

Le coton anglais.

Manchester, Angleterre, 27 février — St John Brodick, secrétaire d'Etat pour l'Inde, s'adressant cet après-midi à une nombreuse députation de l'association des cultivateurs de coton anglais et à des représentants des fabricants du Lancashire, a dit que l'étendue cultivée dans l'Inde serait plus grande cette année que jamais auparavant.

Le secrétaire a ajouté qu'il croyait que Lord Curzon de Kedleston, vice-roi de l'Inde, ferait tous ses efforts pour encourager la culture du coton dans le but d'approvisionner le marché anglais.

Indemnité.

Caracas, Venezuela, 25 février — Le docteur Charles Borge, arbitre dans les réclamations des Etats-Unis au Venezuela, a accordé à la compagnie de navigation de l'Orénoque \$28,500 sur les \$1,000,000 que l'e réclamait.

Départ du baron Gevers.

New York, 27 février — Le baron Gevers, ancien ministre néoprotectoriale et envoyé extraordinaire des Pays-Bas à Washington, qui a été récemment nommé à Rome, s'est embarqué pour l'Europe aujourd'hui.

Nouveau record.

Manille, Philippines, 27 février — Le cuirassé Wisconsin a battu le record du monde avec les canons de treize pouces.

Ses canonniers ont fait neuf blancs sur dix coups tirés en dix minutes.

L'officier payeur du Wisconsin, qui est accusé d'irrégularités, sera traduit en cour martiale.

Exercices de tir.

Guantanamo, Cuba, 27 février — L'avis Mayflower est arrivé hier avec l'amiral Dewey à bord. Les navires de guerre américains se livrent à des exercices de tir dans la baie de Guantanamo.

Rapport du vice-roi Alexieff.

Saint-Petersbourg, Russie, 27 février — Le Tsar a reçu du vice-roi Alexieff un rapport en date du 26 février, qui rapporte les succès obtenus après la disparition de la lune, de bonne heure le matin, le 25 février, le cuirassé Retzivan a repoussé plusieurs attaques de torpilleurs de l'ennemi, dont deux ont, croit-on, coulé en haute mer.

"Nos torpilleurs sous les ordres du capitaine en premier Matussevitch et du capitaine en second prince Lieven, sans aide, ont rencontré et poursuivi la flottille de torpilleurs de l'ennemi. Ils n'ont aperçu aucun grand navire.

"Plus tard dans la matinée du 25 février, les croiseurs Bayan, Diana, Askold et Novik ont été envoyés hors du port pour empêcher les croiseurs japonais de poursuivre une partie de notre flottille de torpilleurs.

"Un de nos torpilleurs coupé de la flottille par quatre croiseurs japonais s'est réfugié dans la baie Pigeon, où il a essayé un feu de l'ennemi à longue distance.

"Il n'a subi aucune perte. En apercevant nos croiseurs la flotte japonaise s'est rapprochée des forts qui, en même temps que nos bâtiments, a ouvert le feu à 10 h 50.

"Nos croiseurs tiraient encore en rentrant dans le port, que nos torpilleurs avaient déjà gagné en sûreté.

"Les projectiles de l'ennemi n'ont pour la plupart pas porté. Un matelot a été blessé, mais nous n'avons pas eu d'autre perte.

"La flotte japonaise comprenait dix-sept grands navires et huit torpilleurs, tandis que l'escadre qui a tenté de pénétrer dans le Port-Anthur le jour précédent comptait douze torpilleurs.

Steamer inspecté par les Russes.

Le de Perim, Mer Rouge, 27 février — Le steamer anglais Banderah, commandé par le capitaine McIntosh, en route de Londres pour Yokohama, est passé cet après-midi et a donné avis par signaux qu'il avait été arrêté et visité par un cuirassé russe dans la mer Rouge.

Mme Reginald Vanderbilt.

New York, 27 février — Mme Reginald Vanderbilt qui était malade depuis plusieurs semaines est en pleine voie de guérison.

La complication que l'on redoutait ne se sont pas produites. Sa petite fille est maintenant en parfaite santé.

Arrivée d'une canonnière américaine à Puerto Plata.

Washington, 27 février — Le département de la marine a reçu une dépêche annonçant l'arrivée de la canonnière Topaka à Puerto Plata, St-Domingue, où elle a été envoyée pour protéger les intérêts américains durant la révolution.

Nomination définitive de l'ingénieur Harrod.

Washington, 27 février — Le Président a décidé de nommer l'ingénieur Benjamin J. Harrod, de la Nouvelle-Orléans, membre de la commission du canal isthmique. La commission est ainsi complétée et les noms de ses membres seront soumis au sénat lundi.

M. Roosevelt a étudié avec soin les accusations portées contre M. Harrod et est arrivé à la conviction qu'elles n'étaient pas fondées.

Mort de Mme Cable.

New York, 27 février — Mme George W. Cable, la femme du romancier, est morte à la suite d'une opération.

Indemnité.

Caracas, Venezuela, 25 février — Le docteur Charles Borge, arbitre dans les réclamations des Etats-Unis au Venezuela, a accordé à la compagnie de navigation de l'Orénoque \$28,500 sur les \$1,000,000 que l'e réclamait.

Départ du baron Gevers.

New York, 27 février — Le baron Gevers, ancien ministre néoprotectoriale et envoyé extraordinaire des Pays-Bas à Washington, qui a été récemment nommé à Rome, s'est embarqué pour l'Europe aujourd'hui.

Nouveau record.

Manille, Philippines, 27 février — Le cuirassé Wisconsin a battu le record du monde avec les canons de treize pouces.

Ses canonniers ont fait neuf blancs sur dix coups tirés en dix minutes.

L'officier payeur du Wisconsin, qui est accusé d'irrégularités, sera traduit en cour martiale.

Exercices de tir.

Guantanamo, Cuba, 27 février — L'avis Mayflower est arrivé hier avec l'amiral Dewey à bord. Les navires de guerre américains se livrent à des exercices de tir dans la baie de Guantanamo.